

États d'âme

Francis Van de Woestyne
& Sabine Verhest

MC Solaar

5 mars 1969 : naissance à Dakar.
1981 : Lycée français du Caire.
1989 : bicentenaire de la Révolution.
L'esthétisme de la fête, c'était nouveau.
1994 : *Prose Combat*, album équilibré,
sorti de quatre cerveaux libres.
2001 : sortie de *Cinquième As* et retour
de l'équilibre, l'année des attentats
du 11-Septembre et de Loana sur
les couvertures des magazines.

Tout sauf obsolète...

Un regard doux, un large sourire, une poignée de main franche... C'est un seigneur de la musique qui nous arrive. Et pourtant, c'est en douceur qu'il entre dans l'immeuble qui abrite la rédaction. Il se laisse guider, accepte un café, se pose avec délicatesse.

Il y a 35 ans, Claude M'Barali, jeune homme d'à peine 21 ans alors, débarque sur les ondes et révolutionne la chanson. Il impose en France un nouveau style de musique, le rap. Ce genre *underground* existait déjà dans les années quatre-vingt, mais MC Solaar lui donne des accents de légèreté. Son style littéraire, poétique, fluide, rempli de jeu de mots tranche avec le rap "dur" de l'époque. Il redonne au rap son sens premier, "parler, discuter, bavarder", alors que ses prédécesseurs exploitaient surtout la veine "frapper". Sa chanson "Bouge de là" est un succès immédiat. Il sort de l'anonymat. Un album suit : *Qui sème le vent récolte le tempo...* Le ton est donné.

À chaque question, c'est son corps qui, d'abord, répond. Ses doigts agiles arpentent le bureau ou le frappent comme pour donner un rythme à sa phrase. À d'autres interrogations, il déploie ses bras, les tient en l'air un moment, avant que le flot de paroles ne se déverse. C'est pourquoi l'entretien respecte son style parlé, parfois haché... Il faut être attentif à ce qu'il dit, murmure, susurre. Parfois, ce sont ses silences qu'il faut interpréter. Il s'est fait trop discret pendant tant d'années. Aux folles tournées, il a préféré la vie quotidienne, l'éducation de ses enfants. À présent, il remonte sur scène, de temps en temps. Son "Bouge de là" n'a pas vieilli d'une ride, ni "Caroline", ni "Nouveau Western". Il lui arrive de frémir, de gémir, de souffrir (comme dans "Solaar pleure") quand il se désole de voir que l'enfer règne sur terre. Malgré cela, MC Solaar essaie de rester noble de cœur. Il est tout sauf "obsolète"... **V.d.W**

"Ce qui m'inspire? Le respect d'autrui..."

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Je suis né à l'hôpital Le Dantec à Dakar, de parents originaires du Tchad. Je suis arrivé en France à l'âge d'un an, en Seine-Saint-Denis, dans le 93. Mon père était traducteur et prof. Ma mère, à cette époque-là, était la femme de mon père. Ensuite, elle a été agent hospitalier, puis aide-soignante en hôpital. Nous étions de famille modeste, comme dirait Oxmo Puccino.

Quelle était l'ambiance dans votre famille ?

Musicalement, il y avait l'Afrique. À l'époque, on écoutait de la musique zairoise, le groupe tchadien Chari Jazz, et puis les chanteurs américains, comme Louis Armstrong – ceux dont la couleur de peau ressemblait à la nôtre en fait. Mais on avait aussi des disques de Marie Laforêt ou de Sheila.

Comment votre sensibilité africaine s'exprime-t-elle dans votre création musicale ?

J'ai gardé l'aspect du conteur, du griot, de l'histoire racontée, avec une unité de temps et d'action.

Quelles valeurs vos parents vous ont-ils transmises ?

Je pense qu'ils m'ont apporté de bonnes valeurs. Mais ils ont dû les transmettre à dose homéopathique et régulière, si bien que je ne l'ai pas senti ! Quand je me regarde, je me dis que cela a été bien fait. Ma mère, chez qui j'ai vécu à la séparation de mes parents quand j'avais sept ans, travaillait pour nous apporter un peu de réconfort, faire quelquefois des sorties. Je n'aurais pas pu commettre de délit, par exemple, non pas par peur, mais parce que j'aurais eu honte qu'on me dise : "Je ne te voyais pas comme ça." À chaque fois qu'une occasion s'est présentée de faire des choses bizarres, je suis plutôt resté en observateur.

Quel enfant étiez-vous ?

Je n'avais aucun souci, j'étais bon à l'école. On m'aimait bien parce que j'étais bon en sport !

Vous vous êtes tourné vers les langues et la philosophie...

J'avais des difficultés en mathématiques, qui demandent d'apprendre des axiomes, des choses carrées. Je me suis tourné vers les matières plus naturelles pour moi : les langues, la philosophie, l'écriture. Je faisais déjà de l'espagnol et de l'anglais. Pour passer dans les classes de langues au lycée, il fallait en avoir trois dans ses bagages. Alors j'ai profité d'un été, tous les jours en juillet et août, pour apprendre le russe. Les trois dernières années, on pouvait aussi, si l'on était volontaire, suivre trois heures de cours de plus en philo. C'est ce que j'ai fait. Puis, j'ai été à la fac.

Quel métier vouliez-vous exercer à l'époque ?

On va d'abord à l'école pour se nourrir l'esprit, comme un gentilhomme du siècle des Lumières – c'est du moins ce que je croyais et ainsi que je l'ai vécu. Mais le chômage arrivait, et l'on se demandait quand même un peu ce qu'on allait pouvoir faire. Je pensais devenir traducteur, comme mon oncle à l'Unesco, ou journaliste, un peu à la Günter Wallraff, dont j'avais lu le livre *Tête de Turc*. Je trouvais cela fascinant.

Comment êtes-vous entré dans la musique, et le rap, qui était un genre très marginal en France à l'époque ?

Quelqu'un est arrivé un jour à l'école en nous disant : "Il y a une nouvelle musique, une nouvelle danse qui s'appelle le 'keep out'." Il parlait du hip-hop, il avait mal entendu. On lui a demandé ce que c'était et il s'est mis à bouger ! Après, j'ai découvert le rap, par la radio notamment. Cela traînait aussi dans mon quartier au nord de Ville-neuve-Saint-Georges. J'ai commencé à faire de la musique, je suis passé un peu dans des radios.

Vous vous appelez Claude M'Barali. D'où vient MC Solaar ?

Tout le monde se trouvait un "blaze", un nouveau bap-tême pour entrer dans le hip-hop. Moi, j'ai pris Solaar parce que les lettres étaient faciles à écrire avec une bombe de peinture ou avec un "posca" (un marqueur, Ndlr). Et puis, c'était beau, avec deux A. Je pense que mon nom a joué sur ma possibilité de faire ce que je voulais. Mon premier nom était Ca\$h, j'étais ado, cela faisait américain, cela faisait rappeur. Mais si je m'étais finalement appelé Ca\$h, je ne pense pas que j'aurais écrit "Caroline", "Victime de la mode" ou "La concubine de l'hémoglobine". Cela ne m'aurait pas donné cette liberté, parce que j'aurais voulu ressembler au nom Ca\$h. Bref, heureusement que je me suis appelé Solaar !

Votre carrière se lance avec "Bouge de là" en 1991. Quelle est l'histoire de ce titre ?

Quand il y avait une soirée ou une après-midi hip-hop, les gens me lançaient : "Vas-y, vas-y, vas-y !" Je prenais le micro et je rappais en improvisant. J'arrivais à trouver des rimes, à raconter des histoires à la mode de l'époque. Quelqu'un m'a alors proposé de venir à la radio, cinq jours plus tard. Mais il fallait au moins que j'écrive des paroles. "Bouge de là" est né au huitième étage dans une cité du quartier nord ! Si je n'avais pas eu ce rendez-vous, je n'aurais pas écrit. Et c'est l'urgence qui a fait que, dans la chanson, je passe de Maisons-Alfort à Barbès : j'ai juste regardé un itinéraire. Deux ans après, je l'ai enregistrée, pour moi d'abord, sur une cassette. Quelqu'un l'a prise et l'a fait écouter. J'ai alors pu l'enregistrer dans un studio payé par Polydor. Et là, c'est allé vite.

Comment avez-vous vécu cette soudaine notoriété ?

Je ne l'ai pas vue. J'ai juste croisé des gens qui me reconnaissaient à la boulangerie. J'avais été invité à participer à un débat sur le rap dans l'émission de Christophe Dechavanne, *Ciel, mon mardi !* Je n'ai strictement rien dit. J'ai écouté et, à la fin, j'ai chanté. L'effet télévisuel et la chanson ont fait que j'ai été connu en France à une époque où il n'y avait que quatre chaînes. À part dans mon quartier, les choses n'ont pas changé. L'explosion a eu lieu quatre ans plus tard, à la sortie de "Nouveau Western". J'étais devenu musicien. Une confirmation.

"Caroline", en 1991, avait déjà rencontré un gros succès...

C'était un succès, mais qu'on ne voyait pas, nous, dans notre quotidien. Je pouvais tranquillement prendre le métropolitain, le bus, marcher en rue... J'allais à la fac puis, tous les jours, dans un squat à Bagnolet dans le 93, où se trouvait le DJ Jimmy Jay. On essayait de faire de la musique. Cela a duré au moins quatre ans.

Il en est sorti l'album "Prose Combat" qui vous a lancé véritablement en 1994...

Oui, et là je suis devenu connu partout, grâce à la beauté du clip, assez révolutionnaire, de "Nouveau Western".